

MOI, SAMOVAR

Valérie Brissaud



Librinova™

Valérie Brissaud

Moi, Samovar

© Valérie Brissaud, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6986-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Mes années de misères.

La nuit descend lentement sur le bocage normand, à quelques kilomètres de Lisieux, en ce début d'hiver. Le froid s'enracine sur toute la prairie clôturée par des haies de noisetiers. Des pluies cinglantes balayent le sol détrempé, boueux, saturé de crottins, que nous avons piétiné et labouré en voulant avaler une herbe raréfiée. Quelques-uns d'entre -nous, les plus costauds, ont encore la force de se rendre jusqu'à l'abri de fortune pour s'y réchauffer. Les autres font peine à voir ; un peu comme moi. Le froid a mordu mes jarrets si fort, que je doute de pouvoir courir à nouveau. Trempé jusqu'aux os, par ces trombes d'eau, les membres engourdis, je me suis appuyé contre le hêtre qui m'aide à tenir debout, tel un tuteur soutenant un arbre fragile. Des éclairs flamboyants irradiant le ciel, suivis de coups de tonnerre terrifiants qui font trembler le sol. Et moi, j'ai encore la force de rêver ! Je rêve de me prélasser dans un pré recouvert de hautes herbes, comme par le passé. Un passé si lointain maintenant, que je n'en perçois plus que des bribes qui resurgissent de temps à autre. Le vacarme de la tempête endolorit mes tympans. J'ai toujours été sensible aux bruits. À ce propos, je me souviens encore du jour où le lad avait oublié de glisser les bouchons dans mes oreilles, lors d'une course. Affolé par le brouhaha d'une foule déchaînée, j'ai dû prendre la fuite au triple galop. Gagné par l'effroi, j'avais foncé dans la barrière de sécurité, renversant le driver, explosant le sulky. Miraculeusement, je m'en suis sorti avec seulement quelques égratignures. Mon entraîneur, Pascal Beauchamp, furieux, avait déchargé toute sa colère sur le lad. Je l'entends encore crier, sans m'adresser un seul regard, admonestant le pauvre garçon pâle et tremblant, mal à l'aise : « Occupez-vous de lui, ne restez pas planté là ! avait-il vociféré avec hargne ». C'est du moins ce que j'ai compris. Et puis, on m'avait conduit dans un abri où Martine m'avait tendrement réconforté. Martine Beauchamp, mon ancienne propriétaire. Je revois encore son doux visage, sa silhouette rassurante auprès de laquelle je me sentais toujours en sécurité. Retourner auprès d'elle, avant de quitter ce monde, sentir son odeur singulière, entendre son rire franc, spontané et joyeux, manger dans sa main fine et blanche... un rêve insensé ! C'est si loin tout ça !

Le jour se lève enfin, il ne pleut plus, je tremble, mes côtes sont saillantes, mes déplacements sont de plus en plus laborieux. Je me sens glisser vers un abattement dont je ne me remettrai sans doute pas, lorsque j'aperçois Yuri, un adolescent au regard pétillant. Agilement, il se faufile à travers la clôture, un peu

gêné par son sac à dos. Je l'appelle d'un hennissement de moribond. Mon corps tant bien que mal se met en mouvement et je sens sous mes naseaux le parfum des carottes qu'il me tend, accompagnées de quignons de pain. Un festin ! J'effleure tendrement sa joue et nous restons serrés l'un contre l'autre un long moment. De son cabas, il sort une brosse. Vigoureusement, il panse toutes les parties de mon corps méticuleusement, sans oublier mes membres qui me font tant souffrir. Quelques frissons parcourent mon échine. Mon sang circule à nouveau et me procure un bien-être que je voudrais éternel. La voix réconfortante qui murmure à mon oreille se fait familière et témoigne de bonnes intentions. Sous le souffle du vent qui se renforce, ma robe noire sèche rapidement, et mes poils morts, chassés par la brosse, virevoltent dans l'air, s'accrochant parfois aux haies de la clôture. Des caresses tendres flattent mon encolure et un léger baiser effleure ma joue en guise d'au revoir. Je le regarde s'éloigner avec tristesse, je hennis espérant le retenir encore un peu, mais il a déjà rejoint le sentier derrière les noisetiers.

Les nuages, chassés par le vent, ont déserté le ciel et le soleil inonde à nouveau le bocage. Je somnole lascivement engourdi par la tiédeur qui me réchauffe le corps et le cœur. Le vrombissement du tracteur qui roule sur le sol boueux m'arrache à l'assoupissement qui me gagnait. Il est là, beuglant comme son troupeau de vaches, Joseph Biancamaria, un agriculteur, mon propriétaire actuel. Sur sa remorque, accrochées à l'arrière de l'engin, deux bottes de foin ! Alors, c'est une véritable curée vers ce "trop peu", censé nous nourrir tous, mes compagnons d'infortune et moi-même. Aussi, comme tous les autres, je me rue vers le foin, les oreilles couchées en arrière, montrant mes dents prêtes à mordre le premier venu. La bataille s'engage, c'est la routine, pour survivre. J'ai encore la force de donner quelques coups de sabots, pour dissuader ceux qui voudraient m'arracher les brindilles de foin que j'ai disputées avec virulence. Ma taille imposante, au-dessus de la moyenne, est un atout essentiel, elle me vaut le respect dans ce microcosme où la débrouille fait loi.

Le paysage semble figé par le froid mordant de l'hiver. J'aperçois au loin quelques toits de maisons, aux cheminées fumantes, sur lesquels quelques corneilles, à l'affût de la moindre miette, poussent des cris stridents, prêtes à passer à l'offensive. Elles attaquent en piqué, vous frôlent et s'emparent de votre maigre butin en une fraction de seconde. Je ne les aime pas et je voudrais bien les attraper, les déchiqueter de mes dents acérées, mais elles sont bien trop rapides. Les jours se succèdent tel un chapelet qu'on égrène, et mes forces diminuent lamentablement. Les quelques souvenirs de mes premières années

défilent sur l'écran de ma rétine. J'étais un poulain rebelle, plutôt insouciant, jouisseur, peu ambitieux pour tout dire. Ma maîtresse, Martine, une douce personne, me choyait. Elle voyait en moi de la graine de champion, et m'encourageait à saisir la chance qui m'était donnée pour réussir dans cette voie royale, comme elle disait. Elle se rendait jusqu'aux verts pâturages où l'essentiel de mon temps se passait à folâtrer avec mes camarades tout en savourant l'herbe tendre. À la tombée de la nuit, elle arrivait à grands pas, alerte et décidée, pour me ramener au chaud dans mon box spacieux et douillet. Là, je me régalais du foin et des granulés succulents qu'elle avait déposés dans ma mangeoire à profusion. Tout excité, je la bousculais, impatient de satisfaire ma faim, ou plutôt ma gourmandise. Avant de s'en aller, elle remettait de l'ordre dans mes crins, sortait tout son attirail et consciencieusement, elle m'étrillait, me brossait et ne m'abandonnait que lorsque mon poil, sans la moindre poussière, lustré comme un parquet ciré, me procure une impression de jouissance et de plénitude. Parfois l'envie de savourer tranquille les délices qu'elle m'avait apportées, m'incitait à la repousser gentiment de la tête. Il m'est même arrivé de la pincer du bout de mes dents. Alors, indulgente, comprenant mon impatience, elle repoussait ma tête doucement murmurant quelques paroles de reproches affectueux. Elle disparaissait, discrète, derrière la porte qu'elle refermait soigneusement. C'était le rituel du soir. Aux aurores, je piaffais d'impatience obnubilé par la belle ration d'avoine dont je déjeunais, avant de caracoler dans les herbages aux plantes savoureuses. Toutes ces images, exhumées d'un passé heureux, me font souffrir tant elles divergent avec celles de ma condition actuelle. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Désespéré, je m'accroche pourtant à la vie.

Le temps file. Comme chaque matin, je reste un beau moment près de la clôture, avec l'espoir d'apercevoir Yuri. Aujourd'hui, jour heureux, son odeur flotte dans l'air matinal, m'enivre et m'avertit de sa présence. Le voilà, un homme l'accompagne, sans doute son père. Même démarche, même port de tête, même timbre de voix et même gestuelle ! La générosité se lit sur leur visage, leur bienveillance aussi. Les oreilles pointées vers l'avant, je les salue d'un hennissement. Un parfum agréable de pommes parvient jusqu'à mes naseaux. Mais, dans un cérémonial affecté, le père putatif approche de mon encolure un panier recouvert d'une serviette. Ils veulent me faire la surprise. Comme si je n'en n'avais pas déjà deviné le contenu ! Mais je joue le jeu et je fais mine de découvrir ces fruits dont je suis friand et qui me font saliver. Je leur prouve ma gratitude par des hennissements brefs, répétés et ils semblent aussi heureux que

moi.

Une telle tendresse désintéressée, spontanée, me touche. En retour, je n'ai qu'un peu d'amitié à leur offrir, une amitié sincère, pour toujours. Le jeune-homme coupe les pommes en deux de crainte que je ne m'étouffe, impatient que je suis de les engloutir. Je n'en finis plus de croquer, le jus coule et une mousse blanche humecte mes naseaux. Son père, car j'en suis sûr à présent, il s'agit bien de son père, m'observe, l'air bien pensif. Tranquillement, il se rapproche, me caresse, je sens ses doigts masser mes oreilles plusieurs fois. Il semble intrigué par le tatouage que je porte à l'oreille droite.

Il échange quelques propos avec son fils, et lui demande de noter une référence sur un carnet qu'il a sorti du sac. Yuri, le supplie du regard, et je comprends qu'ils veulent m'aider. Je voudrais bien leur raconter mon histoire. Mes yeux grands ouverts les implorent. « Non, ne partez pas si vite ! Mais déjà, ils s'éloignent ! M'ont-ils compris ? Je les accompagne jusqu'à la barrière avec des hennissements de détresse. Ils sont mon unique chance. Yuri se retourne et m'envoie un baiser réconfortant. Soudain, j'entends des pas précipités. Au bruit qu'ils font, je reconnais que ce sont ceux de Joseph. Ah ! le voilà qui se dirige vers eux, brandissant sa fourche. Des voix s'élèvent, mais je suis trop loin. Seuls quelques échos me parviennent. Je tends l'oreille et mes yeux fixent le petit groupe. C'est à ce moment précis, qu'elle a surgi de nulle part, qu'elle m'a attaqué. J'ai senti son bec me pincer la peau, suivi d'une douleur violente qui m'a rendu fou, déclenchant un accès de colère incontrôlée. Je me suis cabré, j'ai rué, et je me suis retrouvé allongé dans la boue. Lorsque je me suis relevé, étourdi, la corneille disparaissait dans les airs, enfin pas vraiment. Elle tournoyait au-dessus du pré comme pour me narguer. Je l'ai suivie longtemps du regard, jusqu'à ce qu'elle regagne les toits, suffisamment éloignés, pour que je puisse enfin respirer. Entre-temps le calme est revenu, les voix se sont éteintes, les hommes ont disparu. À nouveau, je me sens seul, seul au milieu de mes compagnons avec lesquels je n'arrive pas à tisser des liens d'amitié. Les conditions précaires et de dénuement dans lesquelles nous vivons, nous rendent méfiants les uns envers les autres. Il faut lutter pour tout : avoir sa part de nourriture, la meilleure place... et puis, en vérité, je n'ai pas réellement envie d'avoir un ami. Il me semblerait trahir celui qui a été mon père, mon complice, mon frère, bref un autre moi-même et dont on m'a séparé. Il me manque cruellement et je songe souvent à nos soirées. Nous étions voisins de box. Un mur de séparation assez bas nous permettait de communiquer. Une fois notre ration du soir avalée, nous nous toiletions mutuellement, et dans une sorte de communion, nous partagions nos

joies, nos peines aussi, dans une totale harmonie. Joyau-Précoce, rien que d'évoquer ce nom, je suis tout ému. Ce nom qu'il portait si bien ! Un surdoué ! Bien que de petite taille, il avait une amplitude de foulée incroyable. Une acuité sensorielle lui permettait de tout comprendre avec toujours une longueur d'avance sur les autres. Avec sagacité, il savait déjouer tous les pièges lors d'une course. Plutôt que de foncer comme un forcené, selon son instinct, il saisissait avec précision le moment opportun. Alors, il se faufilait parmi les concurrents, avec l'agilité d'un félin, et lorsqu'enfin la voie était libre, il déployait ses membres et, comme un avion en phase de décollage pour prendre son envol, à une vitesse vertigineuse, il laissait le reste du peloton, loin derrière. Je l'admirais, il avait percé mon caractère mieux que personne, et chaque fois qu'il le pouvait, il m'encourageait en me dispensant ses conseils. Des conseils que j'aurais mieux fait d'écouter ; Mais je manquais de maturité, un poulain tardif, comme on dit dans le jargon. Il se moquait toujours de mon nom : « Samovar », je n'ai jamais su pourquoi. Martine avait pris soin de m'expliquer les raisons qui l'avaient conduite à m'appeler ainsi. Passionnée de la culture russe, elle collectionnait les fameuses poupées, mais aussi des samovars de toute sorte. Elle avait trouvé une similitude d'élégance et de noblesse entre son samovar noir brillant, une de ses premières acquisitions, et moi-même, lors de ma naissance. Elle aimait le mot samovar et comme j'étais grand, noir de jais, sans aucune balzane ni trace de blanc, elle avait fait le choix de me nommer ainsi. Sur des étagères, au-dessus de mon box, s'étaient ajoutés toute une collection de ces ustensiles étonnants et elle m'expliquait avec son sens inné de la communication avec les animaux, que pour elle, ce n'était pas de simples objets inanimés, mais qu'ils portaient bonheur. Les faits la démentent aujourd'hui mais sans doute voulait-elle y croire.

Une cavalcade soudaine m'arrache à mes souvenirs, ce sont les vaches, elles m'ont fait sursauter. J'entends la voix de Joseph qui essaye de les rassembler dans la grange. Elles ont plus de chance que nous, au moins, elles sont au chaud, bien à l'abri. Il a toujours eu une préférence pour les bovidés.

CHAPITRE 2

Martine Beauchamp

Une saison s'est déroulée dans ce pré boueux et les conditions déplorables dans lesquelles nous vivons n'ont cessé d'empirer. Hier, un de mes compagnons s'est effondré et ne s'est jamais relevé. Je l'ai vu agoniser longuement sans pouvoir lui venir en aide. J'ai vu ses naseaux, partiellement recouverts de boue, expirer un léger souffle, et puis plus rien, il était là, figé, l'œil vitreux. Seul le vent faisait encore frémir sa longue crinière, c'était si triste. J'ai songé alors que j'étais promis au même sort, tôt ou tard. Peu de temps après, Joseph est arrivé. En apercevant l'infortuné, il s'est noyé dans une colère sans fin. Nerveusement, il a accroché le pauvre malheureux au tracteur et l'a traîné jusqu'à la grange. Le sol porte encore la trace de son corps. On ne l'a plus jamais revu.

Ce matin, une brume épaisse s'est installée sur toute la plaine, je ne distingue rien au-delà de deux mètres. Dans cette nébulosité cotonneuse, mon sens olfactif, ma boussole, me guide. Des bruits insolites attirent un instant mon attention. Je tends l'oreille. Le son me parvient de plus en plus proche. À l'évidence, il s'agit d'un camion. Mais une exhalaison ancienne mais familière s'en dégage, nourrissant ma pensée d'émotions et de souvenirs. Mon cœur palpite, une fébrilité incoercible me gagne. Le moteur du véhicule s'est tu, mais je sais que l'engin est toujours là. Maintenant, j'en ai la certitude, des effluves de mon ancienne écurie, celle de Martine et Pascal Beauchamp, parviennent jusqu'à mes naseaux, sous ce ciel bas et lourd qui m'opprime. Quelque chose d'étrange est en train de se passer. La voix courroucée de Joseph domine celle d'un inconnu. Les craquements de leurs bottes dans la boue indiquent qu'ils se rapprochent. Les voilà. Un homme se tient près de Joseph, un licol entre ses mains. Il se dirige droit sur moi, à grandes enjambées, malgré l'état du sol. Sa démarche, ses gestes posés, sa placidité m'assurent que c'est un homme de cheval. Il n'est pas très bavard, mais je devine son dédain envers mon maître. Bien qu'il m'invite gentiment à le suivre, je reste sur la défensive, sans aucune agressivité cependant. Mon sort est sans doute entre ses mains, mais un immense espoir s'empare de moi et je n'ai qu'une seule crainte, celle de me réjouir trop vite. Je le suis donc docilement, confiant. Lorsque je franchis la barrière de l'enclos, un frisson irréprouvable me fait trembler quelques instants de tous mes membres. Le pont ouvert du camion, me permet d'entrevoir un filet à foin bien garni qui ne me laisse plus aucun doute sur les intentions bienveillantes qu'on a à mon égard et j'embarque sans me faire prier. Soudain, une pensée fugace assombrit le ciel

bleu de mon cœur. Yuri ! Je ne vais sans doute plus le revoir ! Cette idée m'est insupportable ! Il était, dans mon désert affectif, une oasis de fraîcheur après une traversée éprouvante sous un ciel de plomb. Ma vie tenait au fil de la sienne. Nous, les chevaux, nous ne sommes pas libres de choisir notre route, les humains s'en chargent. Ils imposent leur loi, oubliant parfois que nous sommes comme eux des mammifères sensibles. En face de moi, une petite fenêtre me laisse entrevoir le paysage que je scrute avec curiosité jusqu'à en oublier les tendres brindilles de foin que j'ai à ma portée. Peu à peu, l'inquiétude irrationnelle qui m'avait gagné décroît. J'ai le pressentiment d'un avenir meilleur ! Sans doute l'effluence persistante du parfum de mon passé heureux, m'a rendu l'espoir. Bientôt, une liesse insensée m'étouffe. Mes yeux sont rivés sur ce sentier que je connais par cœur, tant je l'ai emprunté souvent. Quelques aménagements y ont été apportés, ce qui ne m'échappe pas. Un long hennissement de félicité retentit à mes oreilles, je prends conscience qu'il est bien sorti de mes entrailles. L'excitation qui s'est emparée de moi atteint son paroxysme lorsqu'un lad me fait descendre. J'ai des ailes, malgré mon extrême maigreur et toutes mes douleurs, je vole vers celle que je pensais ne plus jamais revoir. Mes hennissements s'amplifient, je ne me maîtrise plus. Martine est obligée de me calmer, mais elle aussi, je le pense, et je le ressens dans ma chair, a envie de crier à la terre entière son bonheur. Le box dans lequel on me conduit me bouleverse par le confort, le luxe, dirais-je, dont on l'a doté à mon intention. Il donne sur un petit enclos. Dans un angle, une pierre à sel. La paille abondante forme une litière dont j'avais perdu le souvenir. Les granulés, cette friandise dont j'avais depuis longtemps fait mon deuil, garnissent une mangeoire vers laquelle je me précipite. Je n'ai pas de voisins, mes maîtres ont dû respecter le protocole de quarantaine. Longuement, je contemple, extatique, le paysage retrouvé, puis, je finis par regagner l'épais matelas de paille. Lorsque j'ouvre les yeux, encore ébranlé, malgré le sommeil, par tant de bouleversements, elle est là, devant la porte. Son visage est grave. Sa pâleur et ses traits tirés me consternent. Je n'avais pas remarqué ce changement au premier regard et son pâle sourire me serre le cœur. Des ennuis ? Elle se faufile jusqu'à moi avec agilité tout en me parlant de cette même voix réconfortante, peu désireuse de me faire part de quelque souci. « La vétérinaire a été avertie, elle ne tardera pas à passer me voir ». Je la trouve toujours aussi belle. La pâleur n'altère en rien ses traits si réguliers. La vétérinaire en question, Charline, est son amie. Ses visites m'angoissent toujours. Je la trouve froide, sèche, indifférente à l'émotivité que ses auscultations me provoquent. Je me relève alors, et me secoue vivement, je tends